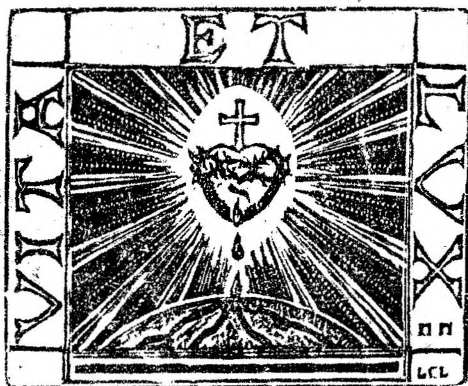
14me Année Nos 1-2-3 Janvier-Mars 1938

# LE RAYONNEMENT INTELLECTVEL

REVUE BIMESTRIELLE




## SOMMAIRE



**Administration et Rédaction :**
**Logis du Quartier, Route de Poitiers, LOUDUN (Vienne)**

# LE RAYONNEMENT INTELLECTVEL

## Les convictions qui nous animent

C'est 1°) que la *conquête de la pensée humaine* est — soit *pour*, soit *contre* Jésus-Christ — d'importance essentielle;

Et 2°) que pour conquérir au Christ la pensée humaine, la manifestation du Sacré-Cœur a une *valeur intellectuelle* très importante qu'il faut utiliser.

## Ce que nous voulons

Le mal essentiel, c'est que *la pensée se déchristianise*. Ce que nous voulons c'est *conquérir au Christ la pensée humaine*, en présentant aux intelligences tout l'ordre surnaturel, tout l'ordre humain *dans la lumière de l'amour évangélique.*

## Pourquoi nous le voulons

1° Parce que telle est la *volonté du Christ* qui en montrant son cœur, veut fixer sur son Amour toute la pensée des hommes, pour leur apprendre à s'entr'aider.

2° Parce que cet effort est éminemment humain. A notre époque de discordes, rien de plus pacifiant, que de rappeler aux hommes cet Amour qui est pour beaucoup la consolation unique, qui est pour tous la leçon nécessaire.

## Comment nous atteindrons notre but

Par des publications, des conférences, des séances théâtrales, des auditions musicales, des expositions d'art, des émissions de radio, etc. qui, s'inspirant de nos directives (1), seront aptes à atteindre notre but.

## Viennent donc à nous

Tous ceux qui, aimant notre but, veulent *nous aider* à réaliser nos desseins.

---

**Adressez toute demande et communication**
**à Monsieur le Président du**

"RAYONNEMENT INTELLECTVEL"

---

(1) Voir en détail, le bien-fondé de nos directives dans notre plaquette « Précis de Vérités Premières sur le Rayonnement du Sacré-Cœur dans la pensée humaine ».

XIVe Année Nos 1-2-3 JANVIER-MARS 1938

# LE RAYONNEMENT INTELLECTVEL



## Communiqué de la Direction

Dans notre dernier Bulletin nous avons dit à nos Amis dans quelle agonie le Rayonnement Intellectuel se trouvait plongé du fait de l'épreuve financière que lui a causé la crise économique actuelle, et la nécessité absolue pour nous de relever les prix d'abonnement de notre Bulletin et de son Supplément.

Nous avons été compris. A peine ce relèvement a-t-il causé de très rares défections, et par contre, un bon nombre de nos Amis ont bien voulu majorer, bien au delà du nouveau tarif, leur abonnement.

Qu'ils veuillent bien agréer notre vive gratitude. Grâce à eux, nous pourrons encore tenir cette année ; mais à deux conditions : la première, de devenir trimestriel, au lieu de rester bimestriel ; la seconde nous est plus pénible puisqu'elle force à supprimer le service gratuit que nous faisions du *Rayonnement*, depuis sa fondation, à plus de soixante personnes peu fortunées, prêtres, missionnaires, artistes, professeurs, œuvres diverses, etc...

Nous allons donc essayer de tenir aux tarifs précédemment indiqués :
*Le Rayonnement Intellectuel* : France, 15 fr.; Etr. 25 fr.
*Lux et Vita* : France, 8 fr. ; Etranger, 10 fr.



# LE SAINT-GRAAL

Ainsi que nous l'avons vu précédemment, à la fin du Moyen-âge nous apparaît très fréquemment dans l'art religieux la figuration schématique de la blessure du côté de Jésus sous la forme d'une ellipse allongée d'où tombent, parfois, des gouttes de sang.

De plus, les artistes de ce temps ont posé horizontalement cette évocation de l'atteinte du coup de lance dans la vasque ouverte d'un ciboire, et ce thème revient si souvent dans leurs œuvres qu'il faut bien en expliquer la fréquence. C'est qu'elle est une allusion au thème poétique qui, dans la Chrétienté occidentale et durant tout le Moyen-âge, à joui de la plus grande faveur dans tous les milieux : Le *Conte* ou la *Légende du Saint-Graal.*

Ce mot *graal* avait alors un sens très clair pour tous, un graal (1) était un vase. Aujourd'hui encore, les campagnards des bassins de la haute Garonne et de ses affluents disent « un *grazal* », et ceux de la Provence un *gral,* un *gralon* ou *grallon.* Il s'agit donc en fait, dans les compositions médiévales, d'un vase sacré dont on contait partout « l'histoire » sur toutes autres merveilleuse, puisqu'elle commence au pied même du trône de l'Eternel.

Quand donc Lucifer révolté contre Dieu dans les hau-

---

(1) On disait aussi *Gréal, Grasal, Gradal, Grail* et même *Grolle* selon les provinces et leurs dialectes. Cf. L. de Laborde. *Glossaire français du Moyen-âge,* pp. 333, 334 et 336.

teurs des cieux fut vaincu par Mikaël, le Tout-Puissant avant de le précipiter dans l'Abîme, fit tomber à ses pieds l'émeraude incomparable qui parait et protégeait son front, comme un éblouissant diadème. Puis, quand Dieu créa dans l'Eden le premier couple humain, il y mit, entre autres merveilles, une coupe sans pareille taillée dans l'émeraude de Lucifer, par les joailliers du ciel... Mais Eve et Adam péchèrent contre le Dieu trois fois saint, et l'ange inexorable qui brandissait l'Epée fulgurante les chassa de l'Eden sans qu'ils aient eu le temps de prendre avec eux la coupe archangélique, le *Graal*. Enfin, leurs jours terrestres étant achevés et leurs enfants les ayant rendus à la terre, Seth, le fils d'Adam que le Seigneur agréait, obtint de Lui de rentrer dans l'Eden délaissé pour y prendre le Graal qui, de ses mains, passa dans celles d'Enos, son fils. Durant le Déluge, le vase sacré se perdit, et nul ne sait ce qu'il devint jusqu'au jour où Jésus, la veille de sa mort, assembla ses disciples dans le Cénacle pour y célébrer avec eux sa dernière Pâque. Et voilà que, devant lui, le Graal se trouva placé, tout plein de vin, et Jésus ayant distribué à tous le Pain dont il avait dit qu'il était son Corps même, se pencha sur le Vase plein de vin et dit encore : « Ceci est mon Sang ».

Le lendemain, Jésus fut mis en croix et mourut pour le rachat des hommes. Alors, un soldat, pour assurer sa mort, le frappa au flanc du fer de sa lance et la blessure laissa fluer du sang et de l'eau.

Alors, dit la légende du Graal, Joseph d'Arimathie s'approcha du Crucifié, tendit à l'ouverture béante de son flanc le Graal sacré et recueillit dans sa coupe le Sang et l'Eau. Et ce Sang et cette Eau, plus précieux que les trésors de tous les mondes, demeurèrent dans le Graal et s'y coagulèrent, à jamais incorruptibles. Et Joseph emporta le Graal en sa maison.

Telle est la première partie du poème qui, on le voit, brode à son aise sur le contexte de la Bible et des Evangiles.

Et le récit continue ainsi : Quand Jésus fut remonté au Ciel et que son Eglise fut établie sous l'autorité de Pierre, ses premiers disciples se dispersèrent aux quatre vents du

monde pour y prêcher la bonne nouvelle du Christ mort en croix et ressuscité à jamais pour assurer la vie éternelle aux âmes de bonne volonté. Alors Joseph, le chevalier d'Arimathie, et son fils Josephè que Pierre avait fait évêque, prirent avec eux le Graal, le « Saint Vessel », et traversèrent avec lui, les monts, les vallées et les mers et vinrent se fixer au bout du monde, dans les îles de la Grande-Bretagne ; mais peu après, Joseph, son fils et son neveu Alain furent mis en prison par le roi du pays, Crudel, sans être toutefois dépossédés de leur trésor. Par bonheur pour eux, le roi Mordrain ayant vaincu Crudel libéra les captifs qui allèrent se fixer dans un endroit isolé où ils vécurent en paix.



FIG. I. — Le bassin sacré des Celtes sur une monnaie gauloise.
D'après Hucher, *Le Saint Graal,* p. 4.
Et *L'Art Gaulois,* Vol. II, p. 6, N° 2.

Il est à propos d'ouvrir ici une large parenthèse, et de rappeler qu'il existait, dans les parties de la Grande-Bretagne qu'habitaient des tribus d'origine celtiques — précisément celles chez qui l'on constate les plus anciennes manifestations de la légende du Graal — qu'il existait, dis-je, de vieilles traditions bien antérieures à l'ère chrétienne qui tournaient autour d'une lance magique et d'un bassin ou chaudron sacré.

La grande divinité topique des Celtes de ces contrées était la déesse *Don* ou *Dona*, et au nombre de ses enfants figurait le dieu *Lug*, dont le culte fut cher aux Celtes insulaires, comme aux Armoricains de la Bretagne française, aux Pictes d'Angleterre comme aux Pictons du Poitou (2). Dona possédait un grand vase ou bassin magique d'airain qui contenait tous les germes de vie des hommes, des animaux et des plantes, et ceux, si l'on peut dire, de tous les biens et de tous les bonheurs, si bien que tous les autres dieux voulaient s'en emparer (fig. I) ; d'autre part, Lug, fils de Dona, avait en sa possession une lance divine et talismanique qui, d'elle-même, assurait la défense et la conservation de celui qui la portait.

Quand on étudie l'origine et la nature d'un tel mythe il est difficile de ne pas le rapprocher en un certain sens de ce culte universel de la Divinité créatrice et conservatrice de la vie que traduisirent les antiques mystères de Cybèle, d'Attis, d'Osiris, de Thamouz, dans le Proche-Orient, et de la signification symbolique et préchrétienne de la coupe et de la lance, de celle, en Chine, du sabre courbé et du sabre droit posés en rencontre perpendiculaire.

Vint la prédication de l'Evangile au delà de la Manche et les fructueux apostolats de saint Patrick, de ses compagnons et de leurs disciples ; alors les vieux menhirs et les pierres des cromlechs se couvrirent de croix et de symboles chrétiens, pendant qu'en même temps l'imagination des fidèles rapprocha le bassin de Dona et la lance de Lug du vase et de la lance des récits évangéliques de la Cène et de la Passion du Sauveur. Bien plus, on raconta que les vieux druides avaient recueilli, sous le nom de Vase Azewladour le bassin sacré de Dona et la lance de Lug et que, par inspiration céleste, ils les avaient envoyés à Jérusalem ; et ce seraient eux qui auraient servi l'un au Seigneur dans le Cénacle, l'autre au centurion sur le Calvaire...

Plus tard, après l'invasion des Saxons en Grande-Bretagne, au début du VI^e siècle de notre ère, naquit sur un

(2) Au temps de l'indépendance gauloise la petite ville où j'écris ces lignes, *Loudun*, lui était consacrée : *Lugdunum*, le *dun* de *Lug*, la butte de Lug.

prototype assez mal défini une autre légende, celle d'Artus ou Arthur, sorte de roi demi-dieu, de sa femme, la reine Guenièvre et des héros de sa cour, Perceval Gauvain, Lancelot, Bohors, Keu, Galériet, Yvain, Tristan, Hector et maints autres et surtout Galaad, le chevalier à l'âme toute pure que certaines versions finissent par identifier avec le Sauveur lui-même.

Ce mélange de mythologie celtique, de tradition héroïques et fabuleuses, de poésie chrétienne naïve et magnifique, passa la Manche et les écrivains qui forgèrent chez nous les premiers anneaux de la chaîne poétique de notre littérature nationale s'en inspirèrent en embellissant encore dans ses détails le thème premier. Sous leur plume, Arthur régna sur une cour pareille à celles de Charlemagne ou de nos premiers Capétiens ; ses chevaliers unirent en eux l'héroïsme guerrier, la générosité noble et totale, la foi impétueuse et sincère, et les faiblesses humaines aussi, des grands barons français. Et quand ils entouraient Arthur dans son palais de Camaaloth, autour de son trône ou de sa table, la Table-Ronde, la Lance et le Vase sacré du Calvaire et de la Cène, leur apparaissaient parfois, les remplissant de bonheur et leur procurant les biens et les aliments les plus délicieux qu'ils pouvaient souhaiter.

Or, un jour, la Sainte Lance, la Lance dont la pointe laissait sans cesse couler du sang, le « Saint-Vessel », le Graal, disparurent du palais d'Arthur pour aller dans un autre chastel inconnu de tous. Alors les compagnons d'Arthur, les « chevalers de la Table Ronde », de partir dans toute la Grande-Bretagne à la recherche du divin trésor ; et sur le chemin de chacun d'eux se dressèrent à leur encontre les aventures les plus hasardeuses, les dangers et les combats les plus âpres, les sortilèges les plus diaboliques qui mirent à de surhumaines épreuves leur force de caractère, leur vaillance guerrière et leur valeur morale. Enfin trois d'entre ceux seulement, Galaad, Perceval et Bohors parvinrent au château du Graal chez Pellès, le Roi Pêcheur, et là furent témoins et bénéficiaires des plus étonnantes merveilles dont la première fut la guérison de ce roi Pêcheur, car Pellès était « mehaigné » depuis longtemps et ne pouvait bouger de son lit. Or, quand par une

inspiration divine, Galaad prit la Lance qui saignait et l'en toucha, sa guérison fut soudaine et complète.

Ce thème héroïque et merveilleux, venu chez nous au temps de nos premiers rois Capétiens resta longtemps oral, répété, plus ou moins complet, de château en château et de ville en ville par troubadours et trouvères, dit et redit en tous milieux lettrés, et ce ne fut qu'à la fin du XII^e^ siècle qu'il paraît avoir été écrit. Ce fut l'œuvre de Chrestien de Troyes qui donna, vers 1180, *Le Conte del Saint-Graal*; puis vinrent successivement Wolfram von Eschenbach, templier allemand qui prit en France, près de Guyot de Provins, son inspiration et sa documentation, et écrivit, vers 1210, son *Parzival,* qui fut suivi plus tard du *Titurel.* Le pseudo Gautier Map, qui fut membre de l'Ordre ou d'un Tiers-Ordre de Citeaux, donna, vers 1220, *La Queste del Saint-Graal* et, vers la même date Robert de Boron composa son *Roman de l'Estoire dou Graal.*

De l'ensemble des œuvres susdites, il résulte qu'il y eut trois centres principaux ou fut particulièrement intense le culte du Graal, si l'on peut ainsi parler, le centre d'Irlande et d'Angleterre, Somerset et Clamorgan ; le centre de la France occidentale, Anjou, Poitou, Bretagne ; le centre franco-espagnol au nord et au midi des Pyrénées orientales.

Chacun des auteurs précités s'est plus ou moins arrêté aux divers faits évangéliques qui, sous leur plume, ont donné au Graal un caractère plus ou moins eucharistique ou plus ou moins passionniste : Chrestien de Troyes mentionne les deux offices du Graal à la Cène et au Calvaire et chante surtout avec enthousiasme « la Lance claire au fer brillant » duquel sans cesse,

« ... coulait une goutte de sang
Du fer de la Lance au sommet,
Et jusqu'à la main du valet
Cette goutte rouge coulait.... »

Pour Wolfram d'Eschenbach, le Graal porte une hostie, et nous reviendrons plus loin sur sa conception particulière du Graal; Gautier Map, à qui l'on attribue « la

*Queste du Saint-Graal* », s'arrête surtout à l'aspect eucharistique et mentionne, à côté de la table de la Cène du Seigneur, la Table-Ronde du roi Arthur. Enfin il définit ainsi le Graal sacré : « Ce est l'escuele ou Iheşucriz menja l'aignel le ior de Pasques o ses déciples » ; mais il n'oublie pas que la Légende veut le Graal au Calvaire, aussi, parlant de la Lance qu'un varlet d'armes tenait « tote droite sus le Saint Vessel », nous dit-il que le sang qui sortait de sa pointe et « contreval la hanste couloit, chavit dedenz ». Robert Boron, de son côté, précise que le Graal était « un veissel moult gent ou Chriz fesoit son sacrement » ; puis plus loin, il ajoute que le Graal était « ce

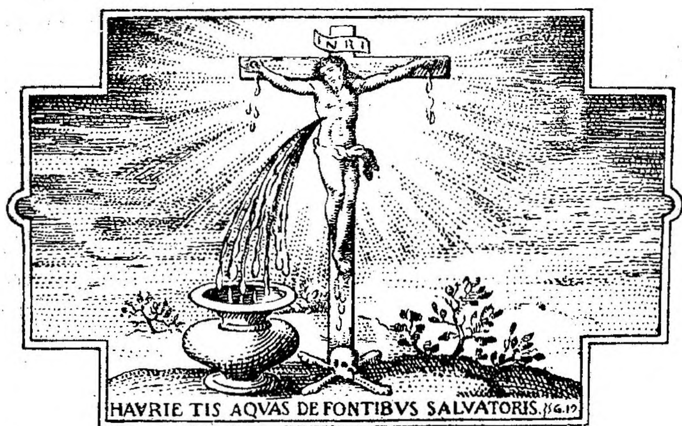



FIG. II. — Le vase du Saint Sang, fontaine de salut. Gravure du XVIIe siècle réalisée d'après le thème des imagiers du Moyen Age.

veissel précieux et grant ou étoit le sanctissime Sang », que Joseph d'Arimathie recueillit au flanc de Jésus avant de le déclouer de la croix.

Répétons-le, la popularité de ces diverses versions de la Légende du Graal fut immense au Moyen-âge (3) dont « la Passion fut, à vrai dire, l'unique étude » (4). Un seul

(3) Le Graal « fut prodigieusement célèbre au Moyen Age ». L. de Laborde. *Loc. cit.*

(4) Emile Mâle. *L'Art religieux au* XIIIe *sècle en France*, p. 265.

exemple : Dans la seule province du Poitou les noms des héros du roman du Graal apparaissent comme prénoms dans maintes généalogies du XIV[e] siècle et du XV[e], celles des Rouhault, des Colloigne, seigneurs de Pugny et dans l'illustre maison des Chabot où nous voyons Guesdin Chabot prénommer ses enfants au baptême Lancelot, Perceval et Tristan... On pourrait citer cinquante autres exemples (5). Et cela rappelle que Philippe le Hardi, pour son château du Louvre, voulut que les tapissiers d'Arras lui fissent une série de tapisseries représentant l'histoire de Perceval (6), et que ce sujet fut répété par les artistes du même métier dans tout le reste du Moyen-âge (7).

Dès le XII[e] siècle, l'art nous montre des Agneaux blessés au cœur qui saignent dans des ciboires, et plus tard, le sang du Christ en croix tombe dans un calice posé à terre (fig. II) ; ailleurs, ce sont des anges qui recueillent dans des coupes précieuses le Sang rédempteur, etc. Et toutes




FIG. III. — Sceau de Jean Coste, XIV[e] siècle.
(L'original appartint à M. le Chanoine Davin, de Versailles, collaborateur de la *Revue de l'Art Chrétien.*

ces œuvres d'un art qui veut prier sont autant d'allusions au poème pathétique qui se répétait alors partout. Enfin, vint cette évocation plus directe de l'image de la sainte blessure posée dans la coupe qui apparaît ainsi comme la divine fontaine de la purification, de la régénération et de la vie. *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris,* « vous puiserez avec joie aux sources du Sauveur. (Isaïe) (fig. II).

Voici la reproduction de l'empreinte du petit sceau de Jehan Coste, qui est de l'extrême fin du XIV[e] siècle ou des

(5) Voir P. Beauchet-Filleau. *Dict. des Familles du Poitou,* passim.
(6) Cf. Eug. Muntz, *La Tapisserie,* p. 120.
(7) Ibid., p. 122.

toutes premières années du XV<sup>e</sup> ; Coste, jouant sur son nom, prit pour emblème la blessure du « costé » de Jésus et nous la voyons dans le champ de son sceau sous la forme d'un croissant qui saigne dans une large coupe. (Fig. III).



FIG. IV. — La blessure sacrée dans la coupe.
Gravure de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle.
(Du fonds de la *Revue Regnabit* 1921-1929)

Durant le reste et surtout dans le dernier tiers de ce XV<sup>e</sup> siècle, non seulement la blessure divine surmonte la coupe mais elle est très souvent posée dans sa vasque, par

exemple sur cette gravure prestigieuse où la croix se dresse, accostée de la lance et de l'éponge, portant à son carrefour le Cœur sacré qu'entoure la couronne d'épines et qui résume ici toute la Personne du Sacrifié. Ce cœur saigne, et deux anges élèvent vers lui une coupe ouvragée qui contient l'image oblongue de l'ouverture par laquelle la lance passa pour l'atteindre (Fig. IV).

Sur les Heures, de Caillaut et Martineau, qui sont de la même époque, le Christ est représenté sur la croix et derrière lui sont tous les Instruments de la Passion ; derrière lui aussi, une large coupe que tiennent deux anges agenouillés, contient l'ellipse saignante de la blessure divine (Fig. V).

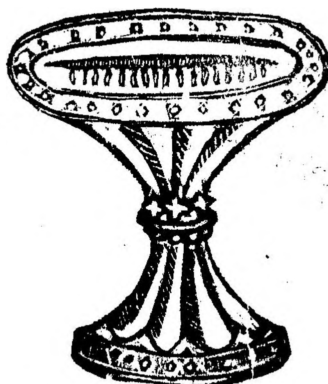



FIG. V. — La blessure sacrée dans la coupe, sur les *Heures*, de Caillaut et Martineau, XV$^{e}$ siècle. Voir E. Mâle. *L'art religieux de la fin du Moyen Age en France*, p. 109.

Enfin, pour arrêter à elle une série qui nous entraînerait fort loin, citons une page des « *Heures de Besençon* » de 1512, qui sont au Musée de Cluny, à Paris. Elle comporte aussi une riche coupe gemmée, que deux anges soutiennent sous un pavillon d'honneur qu'écartent deux autres anges ; dans ce ciboire ouvert, nous voyons encore la même ellipse symbolique (Fig. VI).

Ces coupes, ces ciboires, qui contiennent la source exté-

rieure du Sang ne sont-elles pas en filiation directe avec cette autre Coupe, ce Graal dont parle Robert de Boron, « ce veissel précieux et grand ou estoit le Sonctissime Sang » que Joseph d'Arimathie recueillit au flanc de Jésus, avant de le descendre de la Croix ?



Fig. VI. — La blessure sacrée dans la coupe.
D'après les *Heures de Besençon.* 1512. Musée de Cluny.
(Gravure taillée d'après une photographie trop pâle.)

Il est aussi une autre coupe dont j'ai déjà parlé en étudiant le symbolisme christique des pierres précieuses, celle des confrères de l'*Estoile Internelle,* qui est au moins aussi ancienne que les documents que je viens de citer. Dans les

écrits qui concerne ce groupement et qui m'ont été communiqués, il n'est point directement question du Saint-Graal, et pourtant l'insigne principal de cette institution n'est point une étoile, mais un ciboire dans lequel une pierre rouge doit être placée (Fig. VII). Nous avons vu précédemment que le rubis escarboucle, l'hématite, la cornaline, le jaspe sanguin, le corail, et toutes les pierres de



FIG. *VII.* — Le sang divin dans la coupe.
Recueil de *l'Estoile Internelle.* xv^e^-xvi^e^ s.

couleur rouge étaient rangées par nos pères du Moyen-âge au nombre des emblèmes du sang divin (8). Le dessin du recueil de l'Estoile Internelle qui représente cette coupe et sa pierre est très explicite car au-dessous nous lisons ce texte évangélique : ... *Una militum lancea, latis ejus aperuit et continuo exivit sanguis et aqua* (9), un soldat lui ouvrit le côté d'un coup de lance, et il en coula du sang et de l'eau.

(8) *Rayonnement Intellectuel,* XII (Nov.-Déc. 1937, 223-232).
(9) Saint Jean, *Evangile,* XIX, 34.

C'est à propos de cette pierre rouge de l'Estoile Internelle que je reviens à ce que Wolfram von Eschenbach a dit du Graal dans *Parzival,* car pour lui, le graal est une pierre (10) qu'il appelle *Lapsit exillis,* expression proprement intraduisible que certains ont interprétée par *lapis e cœlis,* « la pierre tombée du ciel », ce qui évoque l'émeraude tombée du front de Lucifer; d'autres font dériver *lapsit exillis* de *exilium* et traduisent par « pierre exilée » — exilée du ciel — ce qui revient au même. Sur cette pierre, W. d'Eschenbach nous dit que chaque Vendredi-Saint, une colombe descendait du ciel en planant et venait y déposer une petite et blanche hostie, et c'est celle-ci qui donnait à la pierre la vertu que toutes les autres versions de la légende du Graal attribuent au « saint Vessel », d'être source intarissable de tous biens, de toutes choses délicieuses et confortantes, et d'être aussi ferment de toute pureté, de toute chasteté.

Et la pierre Exillis est cependant bien le Graal, car dans *Titurel,* le même von Eschenbach lui fait élever à Montsalvat un temple inspiré de celui de Salomon, où il doit être gardé par des chevaliers choisis, les « Templistes » (11). Assurément sous la plume d'Eschenbach, se devine la pensée de relier l'Ordre du Temple auquel il appartenait, à cette sorte de centre spirituel qu'était alors le Graal et autour duquel gravitaient nombre de groupements plus ou moins hermétiques : la *Chevalerie du Graal,* la *Massenie du Saint Graal,* et d'autres beaucoup moins connus. Miss Weston prétend qu'il en existe encore en Angleterre. Il est possible en effet que l'un au moins de ceux qui s'y trouvent aujourd'hui remonte assez loin dans le passé. Presque tous les autres, en Angleterre comme en France, ne sont que des institutions toutes récentes, des entreprises hautement fantaisistes, qui ne relèvent que des rêveries, sinon du zèle d'autoculture de leurs fondateurs ; ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas en France l'équivalent au moins du groupe anglais le plus à prendre en considération.

(10) Une pierre taillée en coupe sans doute.

(11) Voir l'étude de M. Oswald Van Den Berghe. *Le Temple du Graal,* in *Ann. Archéologique.* T. XVII, Juill. 1857, p. 216-226.

Ce qui demeure et demeurera, en France comme en Angleterre, c'est l'attention que des érudits de la plus haute valeur ont accordé, depuis un demi-siècle et surtout en ces dernières années aux poèmes du Moyen-âge, et en particulier à ceux qui concernent le Saint-Graal ; notons surtout, en France, MM. Van den Berghe, Hucher, Tonnelat, Pauphilet, Nitze, J. Boulanger, Loth.

Dans des cercles plus ou moins spécialisés, on étudie d'autre part les aspects historiques, littéraires, philosophiques, mystiques, ascétiques de la Légende du Graal que certains regardent même comme une sorte de prophétie, ou de thème à clef, se rapportant à un corps d'enseignement oral, hautement traditionnel et aujourd'hui secret, qui reparaît par intermittence dans le monde religieux, gardé, dit-on, par des dépositaires d'élite providentiellement favorisés en vue de cette mission. Et cela paraît basé



FIG. VIII. — Le Saint Graal sur une miniature d'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris. XVe siècle.

sur ce que dit la légende arthurienne que si tous les chevaliers assis à la Table Ronde bénéficiaient de la vue du Graal et participaient à ses bienfaits, trois seulement, Perceval, Bohors et Galaad, après sa disparition, conquirent par leurs vertus et leur vaillance, le privilège d'être les gardiens du « Saint Vessel », et connurent ses mystères.

L'enseignement oral dont il est ici question, aurait fleuri dès les premers siècles chrétiens et serait tombé presque en oubli peu après la paix de Constantin, en 311, et jusqu'à la brève renaissance carolingienne, après laquelle il aurait subi une nouvelle éclipse durant le Xe siècle ; mais pendant le XIe et le XIIe — le « cycle de l'Idée pure » — son influence sur de hauts esprits aurait été considérable jusqu'à ce que, sous le règne de Saint-Louis, il disparaisse

de nouveau... Enigme historique, si l'on veut, dont on ne doit parler qu'avec réserve.

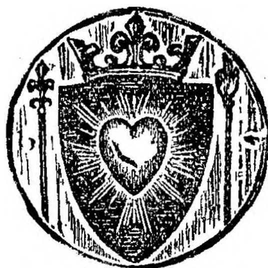
Pour revenir à l'iconographie médiévale du Sang divin, citons en terminant cette grande et splendide page enluminée d'un livre manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris (14) qui nous montre la légendaire Table-Ronde présidée par le roi Arthur et autour de laquelle une vingtaine de chevaliers sont assis avec lui comme des rois, couronne en tête et manteaux chapperonnés et doublés d'hermine, pendant que deux anges survolent le centre de la table soutenant le Saint Graal éblouissant (Fig. VIII). Et ces anges et cette coupe ressemblent absolument à ceux des œuvres d'art de même époque que nous avons signalées plus haut.

La « Légende du Saint Graal » fut donc pour nos pères un ferment efficace d'inspiration. On peut dire qu'elle reste, après l'*Imitation de Jésus-Christ,* le chef-d'œuvre littéraire le plus prestigieux, le plus fécond que la société médiévale nous ait laissé. Qu'on en soit bien assuré, sa gloire et son rôle actif ne sont pas morts.

---

(12) Fonds français, 112.

L. CHARBONNEAU-LASSAY.
Loudun (Vienne).





# UNE CLEF PATRISTIQUE DES PARABOLES

*(Suite)*

## V. — UNE PLURALITE CONVERGENTE

Et nous revoilà en face des géants spirituels dont nous ne pourrons jamais suivre la trace, si nous ne trouvons d'abord — quitte à l'improuver plus tard — la raison de leur pente à la pluralité des sens paraboliques.

Multiplicité ? C'est indéniable. Pour eux, le semeur qui sème la semence, c'est le Christ ; et les prédicateurs de l'Evangile. Le levain dans la pâte, c'est le Christ ; les apôtres ; la doctrine spirituelle ; les vertus chrétiennes (spécialement la foi et la charité). La perle précieuse qu'il faut qu'on achète, c'est le Christ ; l'Evangile ; la charité. Le grand festin, c'est tout l'ordre de la grâce ; l'Eucharistie ; la béatitude du ciel.

Mais alors, fouillis ? Chaos ? Non point. Regardez d'un peu près. Vous constaterez bientôt que régulièrement — obéit-elle donc à quelque loi ? — cette multiplicité enrobe une certaine unité.

Parabole du festin. Il y a grande différence entre le don que Dieu nous fait de la grâce sanctifiante ; et le don du Christ sacramentel ; et le don de son essence dans la vision béatifiante. Mais ces trois dons différents, c'est tout de même du surnaturel surabondant, gratuitement donné, et qui dépasse tous nos désirs. Dans les trois cas, c'est le grand festin ; auquel sont invités tous les hommes. Et par ailleurs ces dons se réfèrent intimement l'un à l'autre.

Parabole de la perle précieuse. Il y a grande différence entre la primauté du Christ sur toute créature; et celle de l'Evangile dans l'ordre des doctrines ; et celle de la charité entre toutes les vertus. Mais toujours il s'agit d'un bien surnaturel tellement supérieur qu'on ne peut l'acheter trop cher. Et ces trois biens sont encore liés étroitement entre eux.

Evidente unité dans une évidente multiplicité. Nous enfonçons dans l'obscurité. Mais peut-être en approchant de la lumière.

Tout vrai théologien — or nous sommes en « doctrine sacrée » — connaît une clef, d'usage universel en théologie, et spécialement indiquée pour les problèmes de l'un et du multiple : l'analogie.

... Si elle nous ouvrait le secret cherché !

Voyons en détail si la fidélité aux lois de l'analogie dans l'explication des paraboles harmonise notre pensée avec la pensée des Pères.

## VI. — LE CHEMINEMENT ANALOGIQUE DE L'ESPRIT

On part d'une analogie métaphorique : le semeur, le festin, le trésor, autant de métaphores, et qui suffiraient à fonder une comparaison.

Mais prenons garde. Il est des images qui ne suggèrent point à l'esprit quelque analogie vaste. Un soir de moisson, Ruth se demande

Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait en s'en allant négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

Image grandiose. Qui, néanmoins, ne rapproche que deux faits : le croissant de lune dans le champ du ciel est comme une faucille dans un champ moissonné.

Quand Paul Claudel nous dit que le mal est dans le monde comme un esclave qui fait monter l'eau, voilà qui porte loin. A travers l'image de l'esclave au travail apparaît une loi providentielle, et tout le rôle de la souffrance et du péché dans le plan de Dieu.

Or nos paraboles — inutile de le démontrer à qui ne le voit pas — c'est autre chose que des images à la Hugo. Métaphores, oui ; et parfaites. Mais qui, dans la pensée humaine du Verbe de Dieu drapent les pures vérités surnaturelles qu'il veut donner au monde, et qui doivent, à deux titres, les éveiller dans la nôtre.

D'abord par la vertu propre de la métaphore, qui est d'évoquer : ce qui est tout autre chose que de démontrer ; mais ce qui parfois pénètre l'esprit au point que telle unique évocation vous hante pour jamais. Or, que de fait elle soit évocatrice, la métaphore le prouve en évoquant. Son titre de légitimité, c'est sa justesse. Et nul chrétien, nul homme de goût ne mettra en doute la justesse des métaphores qu'a choisies le Christ.

Et puis : cette même vérité que vise la métaphore, la foi qui vit en nous nous porte à la discerner. N'oublions pas que nous ne sommes point ici en littérature. Nous sommes en Evangile. Les métaphores paraboliques débouchent nécessairement dans un domaine où c'est la foi qui commande. Et la foi d'un crai croyant c'est son adhésion au témoignage intérieur de Celui qui est la vérité vivante et qui, ayant constitué la doctrine toujours actuelle de son Eglise, nous en fait prendre conscience par cette même foi dont il nous anime, sous le contrôle de l'Eglise qu'il a mandatée à cet effet.

Tout comme il arrive dans les démonstrations théologiques où il semblerait que nos arguments parviennent à prouver une vérité de foi, alors qu'en réalité c'est la vérité de foi qui détermine la structure de nos procédés logiques et qui en mesure la portée (1), ainsi dans l'interprétation des

(1) Nous l'avons déjà dit mais il faut répéter cette vérité fondamentale. En théologie, « la certitude de l'assentiment spécial qui est donné à la conclusion n'est pas fondée sur la vérité naturelle de la prémisse rationnelle ».

« Pour tous les vrais théologiens, la raison n'a jamais été, en théologie, que l'instrument, « la « servante » comme ils disent, de la foi. Devant un tel témoignage, il est évident que ceux qui viendront nous parler encore du rationalisme, du laïcisme, de la théologie scolastique n'entendent pas le premier mot de ce qui se passe dans le labeur théologique ». — Gardeil, *Le donné révélé et la théologie*, 2e partie, II, p. 235, 237.

paraboles et sans peut-être qu'il en prenne conscience, c'est sous l'impulsion de la foi et par le flair des dons intellectuels que le chrétien tourne la pointe de la métaphore vers la vérité pour laquelle Jésus l'a choisie. La métaphore et la vérité surnaturelle qui s'unissaient dans la pensée du Diseur de la parabole gardent une tendance à se rejoindre en nous. Voilà pourquoi il est tout naturel au chrétien de passer de la métaphore du semeur au vrai semeur, Jésus : la métaphore s'y prête ; et la foi nous dit nettement que le rôle du Christ est en effet de semer.

Mais précisément parce que nous sommes en Evangile et sous l'influence de la foi, c'est jusqu'à la formule de la foi que veut aller le chrétien qui cherche le sens de la parabole. Le « semeur Jésus », c'est encore un concept métaphorique. Le concept propre de la foi, c'est « Jésus principe en nous de lumière et de grâce » : concept que nous tiendrons tout proche du concept métaphorique pour respirer l'air de la parabole, mais qui par lui-même a cet avantage d'exprimer en propres termes de foi une vérité de foi.

La foi d'ailleurs — répétons que c'est elle ici qui commande — nous engage à poursuivre la route. Comme elle nous montre que, vrai amour, Jésus est le principe de toute lumière et de toute grâce, ainsi, et très clairement, elle nous manifeste d'autres principes qui, sur son ordre et par sa vertu, sèment eux aussi.

Tout à l'heure nous pouvions penser que le concept de « principe de lumière », évoqué par la métaphore du Semeur, était univoque et ne convenait qu'au Christ. « La plupart des analogues commencent par être des univoques (1) ». Mais la foi nous a vite affirmé qu'il y a, en dépendance de Jésus, d'autres semeurs. Nous devinons que le concept « principe de lumière » est analogue. Eh bien, puisque nous sommes en analogie, appliquons la loi de

(1) *De nom. an. c. XI.* — « Lorsque Cajétan, note M. Maritain... écrit que les concepts analogues sont des concepts d'abord univoques rendus ensuite analogues cela signifie, non pas que nous rendons analogue ce qui, de soi, d'abord ne l'était pas, mais que l'esprit, ayant d'abord fait usage de ces concepts univoquement, et sans s'apercevoir qu'ils étaient analogues, découvre ensuite qu'ils sont analogues. Analogues, ils l'ont été dès l'origine, ils sont analogues *de soi* ». — *Les degrés du savoir.* Annexe II.

Cajetan. Changeons le nom en pronom. La métaphore du semeur n'évoque plus uniquement « Jésus qui donne lumière et grâce », mais : « quiconque donne de quelque façon lumière et grâce ». Et donc, comme elle évoque le Christ, elle évoque l'Eglise ; et le prêtre : qui donnent tous lumière et grâce, en propriété de termes, et néanmoins chacun à sa manière, proportionnellement.

Notons ici que le passage au concept indéterminé ne suppose point qu'existe un semeur « à l'état pur ». En analogie, la « raison » analogique n'est nulle part réalisée comme telle. Elle ne peut se réaliser que sous un certain mode, toute réalisation comportant un certain mode d'être qui varie en chacun des analogués. Nous n'avons donc pas à dire que le vrai sens de la parabole c'est le semeur comme tel. C'est chacun des semeurs précis qui s'unifient dans le semeur indéterminé. Et voilà, proportionnellement unifiés tous les semeurs que découvrira dans l'univers surnaturel la foi du croyant.

Vision vaste. Précise aussi.

Il arrive qu'un mythe païen nous apporte quelque vérité grandiose. Nécessité de l'expiation ; valeur de la souffrance ; puissance inéluctable du destin : voilà, sous les nobles métaphores, tout un donné religieux. Mais qui demeure indéterminé. Sophocle, ni Eschyle, n'ont pour capter ce mystère, que leur sentiment, aidé tout au plus d'une tradition imprécise. Pas d'autorité garantie qui maintienne devant leurs yeux un enseignement net. Pas de témoignage vivant auquel perpétuellement ils se réfèrent du fait qu'ils sont eux-mêmes incorporés à l'organe qui le notifie.

En opposition avec le vague qu'impose aux mythes la condition de l'âme païenne, admirons la précise amplitude dont notre foi comble nos paraboles.

Je vois le semeur ; je vois tous les semeurs : merveilleux spectacle pour ceux qui s'habituent aux mouvants reflets de l'un dans le multiple. Sous la métaphore du semeur, voici « le semeur » qui est tous les semeurs proportionnellement unifiés.

... Nous cherchions une clef, qui nous ouvre le secret de l'interprétation patristique des Pères.

Or, à suivre exactement la pente de l'analogie, voilà

nous retrouvons, et dans l'ordre du vrai, comme pluralité d'une unique vérité proportionnelle, les diverses interprétations patristiques.

Et voilà que se manifeste par surcroît la parfaite adaptation de ce cheminement analogique à la nature de la parabole. Tout le long de la marche, aucun heurt. Tout se passe comme si la parabole était essentiellement « une analogie métaphorique qui recèle, et c'est son mystère, une analogie de proportionnalité propre assignable et exprimable pour elle-même, mais inépuisable et surabondant de sens, à tel point qu'elle est toujours en plus de l'expression (1) ».

Nous pouvons dès maintenant conclure : la clef patristique, la vraie clef, des paraboles, c'est l'analogie.

*
**

Et elle va si naturellement à la main de l'interprète — c'est donc décidément la vraie ! — que les plus méfiants s'en servent, dès qu'ils oublient de se méfier.

## VII. — LA PENTE IMPERIEUSE

Parmi ceux qui contrôlent sévèrement leurs sympathies pour les Pères, il faut placer le R. P. Buzy.

Chez lui, aucun préjugé contre les allégorisations patristiques. Les commentateurs modernes qui, avoue-t-il, « témoignent une appréhension marquée pour l'allégorie (2) », il entend juger leurs dires. Dans un cas particulier il note que « la *phobie* allégorique de Jülicher est une mauvaise disposition pour aborder et résoudre convenablement ce petit problème d'exégèse (3) ». Ailleurs, d'un trait qui, visant Loisy, atteint d'autres anti-allégoristes : « Chose assez piquante, dit-il, la peur de l'allégorie semble toute de

(1) J. Maritain. *Les degrés du savoir,* p. 483.
(2) *Les Paraboles,* p. 125.
(3) Ibid. p. 126 ; c'est le R. P. Buzy qui souligne.

surface, à tel point que les auteurs qui s'en défendent le plus sont surpris en flagrant délit d'allégoriser (1) ».

Mais à l'égard des Pères il entend garder aussi sa liberté absolue. Souvent, et parfois bien à tort me semble-t-il, il rejette leurs interprétations. Il lui arrive de se « sentir soulagé » quand un « judicieux Bénédictin » note que telles de leurs explications « sont toutes arbitraires (2) » ; il félicite les exégètes modernes de nous avoir « heureusement débarrassés (3) » de telles ou telles futilités.

Disons qu'il se tient sur ses gardes. Or, lui-même...

Il explique la parabole du grain de senevé si petit à ses débuts et qui doit avoir si merveilleux accroissement ! Après avoir dit avec Maldonat « qu'ici, comme dans les paraboles précédentes, le royaume de Dieu signifie l'Evangile, ou, ce qui revient au même, la foi, la doctrine évangélique, la parole de Dieu... », le R. P. Buzy continue : « On pourrait ajouter *la société des fidèles gagnés à l'Evangile.* En somme, tous les aspects que comporte la riche notion du royaume de Dieu. Nous croyons même que la parabole peut être appliquée dans un *sens compréhensif* qui est encore un *sens littéral,* au fidèle qui fait partie du royaume, ce qui est vrai de la collectivité l'étant de l'individu » (4).

Après avoir cité en l'approuvant saint Jérôme qui voit dans le trésor caché « Dieu le Verbe qui nous apparaît caché dans la chair du Christ », le P. Buzy ajoute : « Il fallait s'attendre à trouver une autre application sous la plume du prince de l'exégèse : « Le trésor, ce sont encore les saintes Ecritures, où se cache la connaissance du Sauveur. Quiconque l'y aura découvert, doit mépriser tous les avantages de ce monde pour entrer en possession de celui qu'il a trouvé ». Cette application de saint Jérôme n'est-elle qu'une pieuse accommodation, *pius sensus,* comme il s'exprime ? Nous aimons mieux croire qu'elle peut rentrer sans effort dans ce que nous avons appelé le *sens compréhensif,* qui est une manière plus large d'entendre le *sens*

(1) Ibid. p. 125.
(2) Ibid. p. 129.
(3) Ibid. p. 92.
(4) Ibid., p. 66. C'est le R. P. Buzy qui souligne.

*littéral.* Nous en dirons autant de la célèbre application de saint Grégoire le Grand, popularisée par les leçons du bréviaire. Pour lui le trésor est l'application ou l'intensité des célestes désirs, *studium coelestis desiderii* » (1).

— Que la pente à la pluralité parabolique doit donc être impérieuse pour que ceux-là mêmes qui s'en méfient s'y laissent ainsi aller ! Je n'insiste pas sur le passage d'une collectivité aux personnes qui la composent : ce n'est guère là que desecndre d'un pluriel au singulier qu'il contient.

Mais ce grain de sénevé qui figure l'Evangile ; la société des fidèles gagnés à l'Evangile ; « en somme, tous les aspects que comporte la riche notion du royaume de Dieu » ; ce trésor qui est le Christ ; les saintes Ecritures ; l'intensité des célestes désirs...

Non, ce n'est plus là simple passage du pluriel au singulier. Voilà plusieurs objets qui se tiennent les uns aux autres mais qui restent distincts les uns des autres, et qui en s'unifiant restent divers.

Cette pluralité qui s'unifie, cette unité plurale, les théologiens savent son nom :

C'est de l'analogie.

---

(1) Ibid., p. 87.



## Note de la Direction

Tout en préférant le règlement des abonnements par chèque postal ou mandat-poste, comme présentant plus de sûreté, nous acceptons cependant qu'il nous soit fait, en timbres-postes *usuels* de 0 fr. 50 ou 0 fr. 65.

Mais nous prions instamment nos Amis de ne plus nous envoyer, comme plusieurs l'ont fait, des timbres de 5, de 10 ou de 20 francs, que l'Administration des Postes ne reprend ni n'échange jamais, et qui nous restent inutilisables.



# AU RETOUR DE LA CRÈCHE

*(Petit sermon pour les enfants et ceux qui leur ressemblent)*

---

Les bergers avec leurs besaces et le moutonnement de leurs moutons, vous n'allez pas croire, mes chers petits frères, qu'ils n'ont eu qu'à jouir en silence du plus inattendu des concerts et à caresser des yeux le plus merveilleux des enfants.

Vous n'allez pas croire non plus que l'Enfant Jésus invite gratuitement les mages, en leur prêtant sa plus belle étoile, pour le seul plaisir de se faire admirer. (Ils n'en revenaient pas de se découvrir tout à coup des yeux si neufs !)

Non ! *Avec le sourire de l'Enfant Jésus, ce n'est pas un fardeau si léger que l'on emporte.*

Ces grands enfants naïfs qui jouaient du chalumeau et qui comparaient dans leurs rêves le moutonnement de leurs moutons avec celui des étoiles, ils n'arrivent plus à retrouver dans leur cœur l'insouciance d'hier, l'insouciance d'avant la grande nuit. Il y a ce sourire à jamais dans leur cœur, et son rayonnement invincible.

Les mages qui n'avaient jamais couru d'autre risque, au fond de leur temple, que celui de casser leurs lunettes, savent désormais qu'il faut user de ruse : *on ne leur pardonnera pas d'avoir connu le Roi Jésus* et le triomphe de son sourire. Et tous ces secrets, toutes ces recettes « magiques » et ces prévisions lunaires d'autrefois auxquelles ils avaient peine à croire eux-mêmes, qu'était-ce auprès de cette « *Bonne nouvelle* » d'aujourd'hui ? Les hommes croient plus facilement à la lune et aux prophéties qu'à l'avènement d'un roi couché sur la paille... Il sera difficile

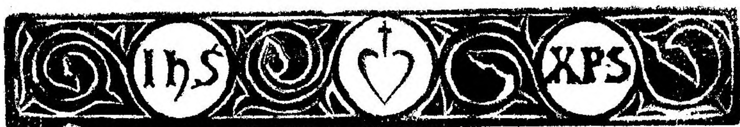
de les convaincre !... *Et pourtant, il faut absolument parler.*

Devant leurs amis, les bergers sur leurs chalumeaux ne peuvent plus jouer qu'un air : « Il est né le Divin Enfant », et les rois mages se découvrent tout à coup la vocation de Pères missionnaires. Le Chinois va évangéliser la Chine et l'Abyssin va convertir les noirs...

Tellement il est impossible, mes chers petits frères, tellement il est impossible une fois qu'on a connu Jésus qui est l'Amour, de ne pas lui donner tout notre cœur, que nous soyons de futurs petits mages ou de petits bergers, et tellement il est impossible, une fois qu'on lui a donné le sien, de ne pas se décider à Lui conquérir tous les autres. Ainsi soit-il !

Henry DE JULLIOT.





# ALLEZ, ENSEIGNEZ

*(A M. D..., Professeur dans l'Enseignement Libre. A son fils, M. l'Abbé D...).*

Béthanie.

Jésus a conduit les siens sur la chère colline, pour les recommandations dernières. Devant eux, Jérusalem où il a souffert, la Judée dont ils devront bientôt sortir, l'univers et toute créature.

Le Maître a un geste immense et il dit :

— « Allez, enseignez toutes les nations, au nom du « Père et du Fils et du Saint-Esprit »

Puis il s'élève soudainement dans sa gloire et son corps s'évanouit dans la lumière.

« Enseignez ! ». L'effrayante et sublime mission.

Eux ! qui l'ont, il est vrai, suivi depuis trois ans, pour ses paroles, mais si ignorants que, récemment encore, il leur reprochait la lenteur de leur cerveau et leur tête dure. Des pêcheurs de Galilée !...

Sans doute, il a parlé devant eux comme nul homme en ce monde. Il est la Parole et le Semeur... Mais qui donc l'a reçu ? On l'a rejeté justement parce qu'il semait. Hier, les maîtres de Jérusalem, les Docteurs de la Loi, l'ont crucifié pour ses paroles. De même que, demain, les crucifieront, eux, ses disciples, les maîtres d'Athènes ou de Rome. Car les Disciples ne sont pas au-dessus du Maître. Et il a dit : Toutes les nations.

Enseigner quoi ?

Si, encore, ils devaient enseigner ce que les autres ensei-

gnent : l'art de savoir tout, ou de douter de tout, ou de jouir de tout...

Mais non. Ce qu'ils doivent enseigner, sur sa parole, c'est une science étrange, poursuivie et inaccessible, qui crucifie celui qui la possède autant qu'elle est insultée de ceux qui la méconnaissent : « La substance de ce qu'il faut « espérer, le fond de ce qui n'apparaît pas... » la foi.

« Croyez en moi. Ayez la foi, gros de foi comme un « grain de sénevé ». Prêchez la foi.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Cependant, dix jours plus tard, ils ont commencé. A leur tour ils sèment la parole.

A Jérusalem, en Judée, en Asie, en Grèce, à Rome... dans toutes les nations, à toute créature.

Acclamations, éclata de rire, insultes, conversations, persécutions, violences, railleries, abandons, délaissement, trahison, martyre du feu, de l'eau, du sang, martyre de leur propre cœur... Voilà dix-neuf cents ans qu'ils enseignent.

Ils se passent sans arrêt l'éternel mot d'ordre : — « Ne « rien savoir autre chose que Jésus et Jésus crucifié. Toi, « fais œuvre d'évangéliste ».

Il y eut des docteurs semblables à des faisceaux de lumière sur le sommet des montagnes. Il y eut des moines qui se cachaient sous la bure au fond de leur cellule. Il y a le prêcheur au verbe étincelant qui réunit des foules autour de sa chaire ; il y a l'humble curé de campagne dont l'église est à peu près vide, mais dont la soutane noire prêche encore à travers les moissons païennes.

Il y a le prêtre, officiellement. Il y a aussi le laïc.

Celui-ci fonde école où il enseigne toute science profane, et rien ne le distingue en cela des maîtres hors la foi ; mais il enseigne dans la liberté, c'est-à-dire : avec tous les risques, et il marque lui-même chaque jour son enseignement du signe du Christ, pour en bien préciser l'unique grandeur... et toute la vanité : « Au nom du Père et du « Fils et du Saint-Esprit ». Puis, au soir de sa vie, il passe à son fils la consigne dont il a perçu, jadis, l'écho lointain : Va, enseigne.

Alors, pour mieux remplir la sainte mission, le jeune

homme a revêtu d'abord la livrée des disciples et s'est mis à l'école de Jésus. Et voici qu'il entend l'apôtre lui répéter ce qu'il avait appris du Maître :

— « Je t'adjure devant Dieu et devant Jésus-Christ « qui doit juger les vivants et les morts, annonce la parole, « insiste à temps et à contre-temps, reprends, supplie en « toute patience et doctrine.

« Car les temps viendront où les hommes ne suppor- « teront plus le saint enseignement, mais ils s'environne- « ront de maîtres selon leurs propres désirs et la déman- « geaison de leurs oreilles ; ils s'empresseront de se dé- « tourner de la vérité pour aller vers des fables.

« Veille donc, embrasse tous les travaux, fais œuvre « d'évangéliste. » (2. Timothée IV).

« Enseigne ».

Le champ du Père est immense et s'il manque des ouvriers pour la moisson, il en manque encore plus pour les semailles.

L'Abbé Pierre LELIEVRE.





# Le Témoignage de Henriette Charasson (1)

Etre poète, triste métier satiriserait, de nos jours encore, le joyeux bohème Mathurin Régnier. Quel écrivain n'épouse pas, en effet, dame pauvreté ?... De doctes alpinistes ne s'engourdissent pas sur de moelleux oreillers. L'argent clair de quelques rimes, voué à la découverte de cimes inconnues satisfait davantage le cœur du poète, tout irradiant de lumière et d'espoir. Aussi, nous admirons le chant éternel composé par Henriette Charasson.

Ce n'est pas assez pour sa harpe mélodieuse de nous rythmer le caprice du vent, les torsions de nos graciles peupliers, elle nous veut nouer à l'Impérissable.

A quoi bon créer la mort dans la vie ?...

Elle accepte le monde et y participe et proclame la vie éternelle, commencée sur terre. Elle nous trace l'itinéraire de notre pèlerinage qu'enchantera une aube sans fin. Sa joie est d'apporter aux mendiants que nous sommes quelques « rythmes balbutiants où parle son âme nue et toute croyante ». Sa lyre a troué le ciel que nous interrogeons si souvent. La religion n'est pas une farce (contre André Gide).

Notre poète s'est inspirée de la nature vivante pour harmoniser ses louanges éternelles :

« Belle, cette vie méchante, mystérieuse incertaine,
« Où l'on touche de ses mains la boue et les fleurs
[nourries de soleil. »

« Sur la plus haute branche », Henriette Charasson dépeint la beauté féerique de la terre « dans sa ronde con-

(1) Cf. « Mon Seigneur et mon Dieu ». Ernest Flammarion.

tinue » ; elle photographie « le jour pur et tout neuf », la lumière qui bondit dans les « doux feuillages gris vivants ».

« Assise à même l'herbe, seule dans la saulaie » elle radiodiffuse le grondement sourd de la chute d'eau, le léger sifflement des oiseaux ; elle filme la descente du soleil dans le « ciel gris perle noyé d'or pâle ».

Son cœur ému entonne alors un magnificat au Dieu-Créateur, pour une telle scène avec tant de changements de décors :

« C'est toi, mon Dieu, tout l'amour, qui sans cesse dilate [mon âme,

...................................................

« C'est toi, les fleurs, les mers, les arbres, les cimes, les [flammes.

« C'est toi qui chantes, illumines, brûles et dépasses tes [merveilleux moyens ».

Amour de Dieu qui est venu planter sa tente parmi les hommes. Amour de Dieu qui nourrit les âmes hantées de vie divine :

« La petite hostie s'est levée le soir d'un grand jeudi sur un monde qui vivait dans le noir.

Elle baigne tout notre ciel humain de son éclat d'immobile voyageuse ».

Comment donc ne pas témoigner cet amour manifeste du Christ-Vie ?... Henriette Charasson l'aime, car elle a compris que le Golgotha est une montagne d'amour. Elle comprend les exigences du témoignage divin et « même quand son cœur glacé croit qu'il ne comprend plus » elle est à lui. C'est si beau de balbutier souvent son merci au Père Céleste « pour tout ce qu'il a inventé : les chants, la lumière, l'amour ».

Comme le « pôvrel » d'Assise, elle trouve toujours quelque chose à lui raconter, même dans sa cuisine. (Dieu ne se penche pas sur nous pour que nous lui tournions le dos.) Elle lui offre ses fraîches joies et ses grands bonheurs. Ses chants, quelques parcelles de son cœur, sont enregistrés pour lui « gagner de l'amour ». Notre joie est d'y goûter cette amoureuse, simple et permanente attention de l'esprit

aux choses divines, recommandées par François de Sales.

La poète possède cette confiance du petit enfant que serre une main maternelle. L'au-delà ne l'effraie pas. Déjà toute son âme consent à partir de ce monde. Que craindrait-elle au seuil de sa nouvelle naissance ?...

« Et voici que je pense que mourir, ce n'est pas seulement s'approcher du juge, mais de l'amour ».

« Mourir, mais après tout, ce sera seulement me retrouver en famille ».

Henriette Charasson attend même impatiemment l'heure de son envol éternel :

« Ah ! je l'attends, je l'attends, je l'attends,
« Celui que j'aime, que mon cœur aime,
« Ah ! je l'attends, je l'attends, je l'attends,
« Celui que mon cœur aime tant... »

Le tombeau est son amie puisqu'il abritera son corps jusqu'au grand jour :

« Ce corps de mort qui deviendra mon corps de vie,
Au temps de l'éternel amour ».

C'est notre mère Marie, qui est chargée de croiser ses mains pour l'ultime départ. Depuis l'incarnation, la Sainte Vierge n'a jamais gardé son Jésus pour elle seule...

Le dernier regard de la vraie chrétienne reposera sur ses enfants. Elle supplie le Maître « qu'ils ne perdent jamais leur foi naive et profonde ». En effet, « que serait l'amour d'une mère, s'il ne réclamait pas pour l'âme de ses fils, plus de beauté qu'il n'en détient ? »

Dans les pages spirituelles de son œuvre où se reflète sa vie, qui n'admirerait pas enfin son parfait abandon à la volonté divine ?

« J'ai faim de joie, Seigneur-Jésus, j'ai faim d'amour, j'ai peur de la souffrance qui dure...

Et maintenant que je vous ai dit la vérité, Seigneur, Seigneur, qu'il en soit fait comme il vous plaît ».

*
**

Que notre cœur, réchauffé par son contact, magnifie aussi le Seigneur vivant et le glorifie.

Yves de LESCAUT.

*L'Imprimeur-Gérant* : **M. BLONDIN, 24, rue Cardinet, Paris (17-).**

